

DANIEL SAFON

ET ON TUERA
TOUS LES MÉCHANTS

ROMAN

ÉDITIONS AO
ANDRÉ ODEMARD

Illustrations de couverture : © Jean-Luc Tafforeau, éditions AO

© 2017 Éditions AO-André Odemard

www.ao-editions.com

ISBN 978-2-913897-53-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

*Tous les personnages de cet édifiant ouvrage
sont purement imaginaires. Toute personne qui se
reconnaîtrait dans les pages qui vont suivre
– à commencer par mon éditeur bien-aimé –
ne pourrait être l'objet que d'une
illusion purement fortuite.*

PROLOGUE

Je m'appelle Ken Stanzack et ce que vous allez lire est ma confession. En fait, à bien analyser, cet ouvrage est beaucoup plus que cela. J'ai besoin de remettre à plat l'histoire qui s'est déroulée pour comprendre ce qui a pu se produire, pour comprendre à quel moment les événements se sont mis à m'échapper. On réfléchit mieux lorsqu'on verbalise sa pensée, on pèse mieux les mots, et on peut poser un regard objectif sur eux. Ceci est beaucoup plus qu'une catharsis, un défoulement, c'est coucher, noir sur blanc, si on est honnête, la « vérité vraie ». Et ainsi, je pourrai évaluer mon degré de culpabilité.

Les nuits sont longues, sur les rives du lac Allatonna, et je peux enfin, au calme, faire le point, bercé par le clapotis des vagues et les bruyants passages du train pour Chattanooga.

À vous de juger si je suis le monstre que les journaux se sont régalez d'exhiber, ou si je ne suis que la victime d'une situation que personne ne sut maîtriser.

1.

L'OISEAU

Il est tombé de l'arbre d'un coup, comme ça, pouf, comme une pierre. J'ai parfaitement intégré le fait que les pierres descendent rarement des arbres, c'est juste une image qui, l'espace d'un instant, m'a traversé l'esprit. J'ai le droit ?

L'idée n'est pas très originale, mais on n'est nullement obligé d'être inventif dans ses réflexes. J'ai réellement pensé à une pierre, et ça m'a évoqué la théorie de Newton, le type qui ronflait au pied des pommiers, et qui, parce qu'il avait reçu une pomme sur le coin de la figure (c'est du moins la légende entretenue par Gotlib dans ses Rubrique-à-brac (on a les références culturelles qu'on peut)), avait accouché de sa loi sur la gravité (l'accélération de la chute est de $\frac{1}{2}$ de gt^2 , si je ne me goure).

Mais l'arbre n'était pas un pommier, c'était un pin. Des pommes en tombaient, certes, des pommes de pin, de pleins seaux, même, chaque jour, en ce printemps, et que j'utilisais comme paillage et pour empêcher

les mauvaises herbes de pousser dans les massifs de fleurs. Ce pin était très élancé, et dominait les alentours, au point d'être un perchoir idéal pour les nids de pies.

« Pie niche haut, oie niche bas, hibou niche ni haut ni bas. »

La pie niche haut, et jacasse. Ce qui est particulièrement crispant sur le coup de 5 heures du matin lorsque tu as laissé la fenêtre ouverte et que ces salopards de volatiles de mes fesses célèbrent le retour du jour, comme si, au bout du bout, ils n'avaient pas encore pris l'habitude de voir le soleil se lever chaque matin. Des pies, quoi. Avec trois neurones au mètre carré et le QI d'une moule.

Un voisin m'avait d'ailleurs adressé le reproche que leurs jacassements incessants l'empêchaient de bien profiter de ses fins de nuits, comme si je choisissais les locataires des arbres de mon jardin, non mais des fois... Y'a de ces cons...

Ce soir-là, j'étais en train de prendre le frais sur la terrasse, équipé d'une bouteille de Jack Daniel's dont le niveau avait nettement baissé, et je compris de suite que le truc qui était tombé tout droit du ciel était en fait tout droit tombé de son nid.

C'était un petit enfoiré qui s'était trop penché, bien sûr. Un téméraire ! Un intrépide ! Un qui sait mieux que tout le monde ! Un qui voulait épater la galerie ! Montrer qu'il savait voler alors que manifestement, il n'était pas tout à fait au niveau...

J'ai appris, plus tard, en consultant la littérature grise consacrée à ce genre de situations, qu'il est déconseillé de se précipiter et de caresser l'oiseau en lui tapotant

le sommet du crâne tout en lui disant des mots gentils. Pas que la mère ne veuille plus de lui en décelant notre odeur, non (ce qui pourrait arriver à propos d'un faon, par exemple), car les piafs n'ont aucun odorat. Mais en fait, pour l'oiseau, nous sommes l'ennemi juré, nous sommes des prédateurs, et plus on s'occupe de lui, et plus ça lui file les copeaux, et il risque l'arrêt cardiaque. Il faut attendre de voir si sa maman vient le récupérer, parfois assez longtemps, car la maman s'absente plusieurs minutes, non pas pour aller se faire courtiser par un voisin de pin, mais pour aller chercher de la nourriture pour ses petits, justement.

Ce que les distingués ornithologues de mon bouquin avaient dramatiquement sous-estimé en commentant leur savant opuscule, c'est que là où j'habite, ça grouille de greffiers (des chats, pour les caves) qui pullulent et qui sont toujours à l'affût d'un mauvais coup.

Ce qui fait que, n'écoutant que mon courage, dominant ma répulsion pour ces bestioles, je suis allé recueillir le bébé pie, qui était d'ailleurs déjà de belle taille, pour le déposer tendrement dans un cageot calfeutré par une de mes chemises (la verte avec les boutons de manchette blancs) que me tendait ma fille, toujours prête, et c'est bien naturel à 20 ans aux prunes, à se porter au secours de la souffrance universelle.

Toute la famille, mon épouse Laura et mes trois enfants (Karl, 24 ans, Lucie, 20 ans et Romuald, 16 ans) se penchèrent alors sur le berceau improvisé dans lequel le piaf n'avait pas l'air d'en mener large.

Chez nous, on aimait assez se sentir proche de la nature. Nous apprécions ce qu'elle avait de secret,

de farouche. Nous revenions d'un voyage en Amérique où nous avons campé dans le parc Red Top Mountain, au centre du lac Allatoona, en Géorgie, et nous avons alors côtoyé des cerfs, des biches, des oiseaux et des écureuils. Choses assez rares ici, où il faut que l'oiseau tombe de son nid pour qu'on puisse le toucher.

Chacun soumettait à mon analyse de la situation les recommandations les plus diverses, comme de lui donner de l'eau (il ne faut pas, le piaf risque une pneumonie) ou des miettes de pain (il ne faut pas non plus, ça lui bouche le jabot), qui me permirent de décider que le bébé passerait exceptionnellement la nuit dans le salon avant qu'on le remette dehors, en hauteur sur une échelle placée sous l'arbre, pour que sa mère revienne le chercher, ne me demandez pas comment, chacun ses problèmes.

Parce qu'au fond (oui, au fond, n'oublions jamais que si je commence mon histoire par un événement absolument dépourvu d'intérêt, quoique très chargé d'un point de vue émotionnel et mélodramatique, c'est forcément parce que cette anecdote est en relation étroite avec ce qui va suivre, je ne suis pas assez fou pour vous raconter un fait qui serait sans rapport avec la suite des développements), au fond (car il y a un fond, bien sûr, contrairement aux autres auteurs de notre bien triste époque où le fait divers l'emporte sur l'analyse), au fond, donc, si une telle chose m'arrivait (de tomber du nid (c'est une métonymie)), qui se bougerait, je dis bien QUI se bougerait pour me confectonner un cocon plein d'amour et d'attention ?

Me font marrer, moi, les gens.

Prêts à se porter au secours d'un chien-chien abandonné, mais féroces avec le reste de la planète.

J'étais à l'âge où l'on s'émeut encore de cela.

J'avais fait mon trou, certes pas reluisant, mais quand même, je me disais souvent que, pour un flemmard de première, je m'en sortais bien.

Je m'étais déjà dit cela quinze ans plus tôt, lorsque j'avais réussi à épouser Laura et que nous avions pu acheter un petit appartement bien à nous (aux dix ans de remboursement près) dans une sympathique ville de banlieue en plein cœur de la forêt de Saint-Germain-en-Laye.

Un soir qu'elle était couchée, j'avais traîné dans le salon, qui, la nuit venue, n'était plus éclairé que par les lumières des salles de danse du centre culturel, en face, et le clignotement de l'enseigne de l'hôtel qui jouxtait l'immeuble. Et là, ébahi d'avoir réussi à m'en sortir proprement, sans rien faire de répréhensible, j'étais au bord des larmes. J'avais réussi à créer du bonheur autour de moi, un bonheur que je croyais fragile, à cette époque-là. Ça n'est qu'ensuite que j'ai commencé à trouver le bonheur naturel, à m'y habituer, pour finir par le considérer comme mérité, légitime, et immuable.

J'étais arrivé en région parisienne, cette mégapole tentaculaire, pour y chercher un job. Laura de même. Et on s'était rencontré par l'intermédiaire d'une de ses copines vaguement copine avec un copain à moi, et c'est comme ça que je suis devenu dingue de cette petite femelle, allez savoir pourquoi.

Bien sûr, elle ne s'était rendu compte de rien, et il avait fallu sortir l'artillerie lourde et y aller avec mes

gros sabots pour qu'elle comprenne que je m'en ressentais pour elle.

Elle m'avait répondu qu'elle souhaitait construire, c'était son leitmotiv. *Construire*. Ce qui voulait probablement dire : je n'ai pas envie de passer mon temps avec un type qui ne veut pas fonder un foyer tout bien comme il faut. Sous-entendant par-là que je correspondais visiblement pour elle au schéma classique du branleur tout en couilles, mais rien dans le bocal.

J'avais dû souquer ferme pour changer mon image, et le fait est que j'étais aujourd'hui, ce jour-là, le jour du piaf, parfaitement intégré dans ma boîte depuis vingt-cinq ans ! Pas un jour de chômage en vingt-cinq ans ! Pas un jour d'arrêt maladie ! Un métronome. Grâce à quoi j'avais droit à son amour, et à celui de mes gosses.

Tout baignait.

J'avais même intégré le club de ping-pong, j'étais aux parents d'élèves, et j'avais fini par me coller sur la liste du maire aux Municipales.

J'étais un homme comblé, d'une certaine façon. J'avais oublié ce vieux réflexe de juif (paraît-il) qui consiste, lorsque tout va bien, à se demander quelle tuile va vous tomber sur le coin de la gueule.

J'étais heureux et j'avais créé du bonheur autour de moi. Je n'aurais jamais pensé, plus jeune, pouvoir ressentir une telle satisfaction à offrir du bonheur aux autres.

J'en étais là, le jour du piaf.

Pour en terminer avec lui, parce qu'il faut toujours refermer les portes ouvertes et clore une histoire, il est retourné avec sa mère. Dès le lendemain, il a disparu

L'OISEAU

du haut de mon échelle. Romuald avait patiemment guetté le retour de la maman pie, de derrière la fenêtre de sa chambre, et ne s'était absenté que l'espace de quelques instants pour aller soulager sa vessie. Quelques instants qui avaient suffi à la maman pour récupérer son chérubin.

Il a encore, ensuite, de longues semaines, participé au concert matinal des pies exacerbées qui faisaient tant chier le voisin chaque aube à 5 heures du mat'.

2.

LA CHEFFE

Je n'avais pas senti le vent tourner.

Si, en fait, des indices auraient pu m'alerter.

Un changement à peine perceptible, une inflexion dans la voix de la responsable du personnel, la Cheffe, à la boîte.

C'est arrivé le lendemain de l'histoire de l'oiseau, c'est simple, c'est pour ça que je me souviens parfaitement de la date. Nous parlions de choses profanes : les travaux en cours, les chantiers à engager, les projets à mettre en œuvre. Les dossiers se faisaient de plus en plus rares sur le coin de mon bureau. Il faut dire que j'avais, depuis le temps, acquis une certaine célérité, et les dépôts étaient traités à la vitesse d'un cheval au galop dans la baie du Mont-Saint-Michel. La Cheffe, secrétaire généralissime attachée à la gestion du personnel, élément incontournable du CODIR, le Comité Directionnel, trônait fièrement sur le fauteuil grotesquement surélevé de son bureau dont la fenêtre donnait sur la Tour.

Je n'avais jamais pu encadrer cette femme, depuis trois ans qu'elle était là, mais je ne le montrais pas, j'étais réglo, je faisais un travail rapide et soigné, et je gardais mon calme. On n'est pas obligé d'aimer tout le monde, non plus.

Elle avait un physique particulièrement ingrat, peu ragoûtant. Mais on peut apprécier des personnes plus laides encore, lorsqu'elles sont aimables. La Cheffe, elle, avait la mine patibulaire, renfrognée, et parlait sèchement à ceux qu'elle n'aimait pas (qui ne se faisaient ainsi aucune illusion), d'une voix gutturale, du fond du larynx, comme si elle avait peur elle-même des sons qu'elle proférait.

Non, une femme détestable à tous points de vue.

Au détour d'une phrase, elle m'apprit que la Direction avait décidé de « professionnaliser les postes ».

Phrase simple, compréhensible, neutre. De nature à être accueillie favorablement, du reste. Sauf que le regard de la gorgone, lui, trahissait une intention agressive dans cette assertion apparemment banale.

Je sentis que dans son esprit, professionnaliser, ça voulait dire faire le ménage dans le cheptel, se débarasser de ceux qui ne paraissaient plus assez performants à ses yeux, et en gros, se passer de mes services.

C'était la première fois depuis longtemps que je me sentais sur la sellette. Et c'est lorsqu'on ne s'y attend pas que ça déstabilise le plus.

J'ai fait celui qui ne comprenait pas.

– Super, ai-je applaudi en souriant large. J'y suis tout à fait favorable, si nous en avons les moyens.

Parce que s'il avait pu arriver que je gère mes dossiers sans être trop regardant sur les procédures, c'était

par souci d'efficacité, et par souci d'économie. Et non parce que je manquais de professionnalisme, ou que je ne savais pas faire...

– Je ne vous demande pas si vous êtes favorable, rétorqua-t-elle avec humeur, je vous dis que c'est ce qu'on va faire. Vous êtes là depuis combien de temps, déjà ?

C'était parti, on ouvrait les hostilités.

– Ça va faire vingt-cinq ans en juin.

– C'est beaucoup.

Nos regards se sont croisés, et j'ai eu la vision de son plaisir.

Textuel ! Je ne mens pas ! J'ai senti qu'elle jouissait de me tenir entre ses serres. J'ai clairement vu dans ses yeux la cyprine dégouliner de son conduit vaginal.

– Et c'est une chance inouïe pour l'entreprise, embrayai-je avec enthousiasme. Que je sois là depuis si longtemps ! Voyez-vous, ce qui compte, dans notre activité, c'est le métier de la *maison*. Le MÉTIER ! On peut toujours changer les techniques, les procédures, ce qui compte, c'est de connaître le MÉTIER. Et qui le connaît aussi bien que quelqu'un qui est là depuis vingt-cinq ans ?

– Oui, oui, bon, écoutez, je n'ai pas envie d'entendre votre théorie sur le sujet.

Elle avait mis un terme à l'entretien, et je sortis de son bureau un peu assommé.

Lourdé ?

Je ne l'étais pas encore, mais manifestement, je n'étais plus en odeur de sainteté.

Je me demandais bien à quoi je devais ce revirement, ce changement de cap, je ne voyais pas quelle erreur je

© 2017 Éditions AO-André Odemard SARL
20, cours André Philip
69100 VILLEURBANNE

Composé par Jean-Luc Tafforeau

Dépôt légal premier trimestre 2017

n° éditeur : HC10-0217

www.ao-editions.com

Imprimé en Pologne par Bookpress.eu
Ul. Lubelska 37C 10-408 OLSZTYN